

Matthieu CHALANGE

ZOREIL CHAPÉ

L'enfer c'est les filles

Roman



Chapitre 4

Je suis assis sur la plage. Mon portable vibre dans ma poche.

Vous avez un SMS de « Emmanuelle ++ » : « Salut Julien, je suis coincée dans les bouchons du radier de Saint-Louis, je vais avoir un peu de retard. Emmanuelle »

La lumière décline. Encore un de ces couchers de soleil merveilleux qui embrase de rose le lagon, l'horizon et la plage. Même les montagnes se teintent de couleurs mauves et chatoyantes. Ces quelques minutes suffisent à emplir une journée. Bientôt la surface de l'eau prendra des teintes bleues métalliques et la nuit s'établira.

L'arrivée sur la plage des Alizées est marquée par une myriade de petites émergences basaltiques. C'est sans doute à cela que ressemblait La Réunion lorsqu'elle a jailli de l'océan, il y a un peu plus de trois millions d'années. À un caillou noir, grumeleux, sans vie. À la manière des crabes ou des gobies – ces poissons qui aiment à se prélasser hors de l'eau, sautillent et s'agrippent à ces morceaux de lave baignés par les eaux – la vie s'est accrochée, est arrivée d'ailleurs, bientôt les plantes, les insectes, les oiseaux. Les polypes, ces invertébrés à l'origine des coraux, ont capté le calcium dissous dans l'eau pour se carapacer derrière des formes hallucinées. De près, on distingue l'étoilement de ces constellations marines ; miroir de la création, la mer s'inspire du ciel. Les barrières coralliennes, cathédrales lagunaires, se sont édifiées sans les dévastatrices carrières qui furent nécessaires à la construction de nos édifices. L'animal capte puis dépose ce qui vient à lui. Il n'affecte pas l'intégrité du lieu, il en augmente la diversité, la richesse, l'éventail des possibilités. Les espèces opportunistes viennent alors se greffer à ce nouveau champ du possible.

À La Réunion, toutes les plages de sable blanc sont issues du processus de destruction du corail. Ailleurs, ce n'est que sable noir, basalte concassé et brûlure de la plante des pieds.

J'ai vu cette bombe créole revenir du lagon. Elle a enfilé un t-shirt rose et on devine, au travers, le jaillissement de sa magnifique poitrine. Un truc qui me rend complètement dingue : les tétons qui cherchent à percer la matière – comme de nouveaux continents prêts à naître – et semblent crier au travers du tissu « mange nous, lèche nous, mordille nous ». Elle s'allonge sur sa serviette et commence à lire son bouquin malgré la pénombre qui s'installe. J'ai dix minutes. Quinze tout au plus avant qu'Emmanuelle ne surgisse d'un coin ou l'autre de

La belle vie

la plage. Il s'agit de ne pas gaspiller ce temps précieux. Chaque minute perdue à observer la belle éloigne au centuple la promesse d'Éros. Je fonds sur elle.

Vous savez pourquoi beaucoup de mecs n'osent pas aborder les filles ? Parce qu'ils ont peur. Peur de se faire jeter, peur de se prendre un râteau. Et pourquoi ils ont peur ? Parce qu'ils ont déjà eu le temps – quelques minutes suffisent – de fonder quelques espoirs dans la rencontre. Hécaton de Rhodes, philosophe grec disait : « *Tu cesseras d'avoir peur quand tu auras cessé d'espérer* ». Toute latence dans la rencontre crée les conditions de la projection, de la virtualité. L'hésitation est l'échec. Pas le râteau. Le râteau est juste une issue possible de la rencontre.

— Salut ! je dis marquant un espace d'une note blanche.

— Salut, elle répond en levant la tête vers moi, impeccable d'assurance.

— J'étais assis sur la plage et je t'ai vu plonger au milieu des rochers. Comment est le fond à cet endroit ?

— Ce n'est pas très profond... mais il y a quand même pas mal de poissons à observer.

— Toi aussi tu aimes regarder les poissons !

— J'adore ça.

— Tu les connais tous ?

— Non, j'aime bien les regarder, mais je ne connais pas leurs noms.

En deux minutes nous avons un sujet d'entente. J'adore plonger, je connais bien le lagon et presque toutes les espèces de poissons qui l'habitent. Tous les jours ou presque je nage une heure ou deux dans ces eaux chaudes, entre azur et émeraude. Je discute avec les murènes. Je passe dire bonjour aux crevettes nettoyeuses, poissons bagnards, papillons et zanclus. Je renvoie d'un revers de bras l'attaque d'un baliste Picasso mal luné et salue discrètement un *zourit*³ en goguette ou un des rares bénitiers encore vivants. Le tumulte des hommes se dilue et s'estompe dans le silence marin. C'est l'idée que je me fais de la liberté.

Elle s'appelle Laura. Nous parlons de nos lectures respectives. Elle a une silhouette de rêve, une peau dorée à souhait, une voix un peu caverneuse, un visage précis qu'asymétrise seulement un petit grain de beauté au-dessus de la bouche, des cheveux lisses et, surtout, cette poitrine... Elle lit pour passer le temps mais, au fond d'elle, c'est une sportive. J'ai un peu de mal avec les sportives. Je préfère les spirituelles, plus facile à faire

3 Poulpe

décoller et souvent moins terre-à-terre que les joggeuses et autres fanatiques de fitness.

— As-tu déjà plongé du côté de la plage des kites ? lui demandé-je.

— Non. C'est joli là-bas ?

— Oui, vraiment ! Si ça te dit on peut plonger ensemble, je t'apprendrai quelques noms de poissons...

— Ok...

— Demain vers seize heures ?

— Demain... Ok !

Bimbo loto !

En notant son numéro j'aperçois une silhouette qui pourrait être celle d'Emmanuelle. « Je te laisse Laura, j'ai mon amie qui m'attend. À demain seize heures » lui lancé-je en m'éloignant.

En disant qu'une amie m'attend, je brouille un peu les pistes. Elle va se demander si j'ai une copine. Mais si j'ai une copine, pourquoi je l'aborde comme ça... Sans doute n'est ce qu'une amie, autrement il ne parlerait pas de manière aussi ostentatoire à une autre fille... Et puis il a dit amie et pas copine... Sans même la connaître, je viens de faire naître chez elle une pointe de jalousie, ou du moins de curiosité. Aussi, j'ai substitué quinze minutes de cette forme d'attente que tout un chacun redoute contre le numéro de téléphone d'une naïade créole.

Installé au café, j'observe le visage d'Emmanuelle. Elle me raconte ses déboires. Elle est belle. Faudrait qu'elle se remette à bouffer un peu quand même. Perdre autant de kilos à cause d'un sale con, ça n'a pas de sens. Elle a vraiment besoin d'amour cette fille-là. Elle est restée sept ans avec son copain. Ils décident de venir ensemble s'installer à La Réunion. Au bout de quelques mois, il la jette. Syndrome du zoreil. Si on devait l'inscrire au DSM, le dictionnaire des pathologies mentales, on inscrirait quelque chose du genre : « *Le syndrome du zoreil est une maladie psychosomatique qui provoque des accélérations du rythme cardiaque, des suffocations, des flashes sexuels et des érections soutenues chez certains métros exposés à une surcharge de bombasses sexuelles réunionnaises. Ce syndrome, assez fréquent, fait partie de ce qu'on peut appeler les troubles du voyage dans les îles* ». Les mecs craquent devant ce déferlement de fesses bombées, de poitrines généreuses, de peaux métissées toujours exposées au soleil. Ils sont venus avec une métro middle class et pensent que s'ils peuvent dégouter une Miss Réunion, leur vie sera

La belle vie

fantastique. Il y a sans doute une part de vrai. N'empêche que ce n'est pas si facile de dégoter Miss Réunion. Et qu'un grand nombre de ces burn-out hormonaux finissent de la même manière... Le mec essaie de revenir en implorant la grâce de Miss Zoreil Middle Class. Pathétique est l'adjectif qui convient. Sauf que Miss Zoreil Middle Class, pendant ce petit interlude, a eu le temps de s'apercevoir que son chéri-chéri n'était pas irremplaçable. En principe c'est là que j'interviens. Une bonne dose de sexe résout bien des questionnements. Surtout s'il y a jouissance.

Il y a deux catégories de mecs. Ceux qui pensent que dans la vie il n'y a que le foot, le sport, la bière et les bagnoles, et les autres. De même, il y a ceux qui se vantent de baiser et ceux qui baisent réellement : quatre-vingt pour cent des hommes auront moins de quinze partenaires dans leur vie. D'après vous, à laquelle des deux catégories appartient ces derniers ?

Je m'intéresse à tout. Je lis des bouquins de philosophie, sociologie, de psychologie, des romans, des récits de voyages, même des magazines de meuf quand un de ces torchons me tombe sous la main. Je vais au théâtre, aux expos de peinture, aux concerts. De cette manière je peux parler de tout ou presque. Et pas seulement pour draguer, c'est important dans la vie en général. J'ai des bribes de savoir dans beaucoup de domaines. Je ne m'en sers pas pour étaler mes connaissances. Au contraire. Ce serait une grave erreur. Quand une fille vient boire un verre avec vous, c'est qu'elle est intéressée. S'épancher sur soi, ce serait risquer de tout faire foirer. Par contre, cela donne une base de départ quelles que soit les aspirations de vie de l'interlocutrice en présence.

Quand une fille me parle de son taf, je ne hoche pas bêtement la tête. J'essaie de comprendre concrètement en quoi consiste son travail. De nos jours la plupart des métiers portent des intitulés incompréhensibles. Comprendre ce qu'elle fait, c'est aussi – un peu – comprendre qui elle est. Et le fait que je m'intéresse à elle signifie que je ne la prends pas – que – pour un tas de viande ! Emmanuelle est orthophoniste. À La Réunion nous avons *le big three* : infirmier, kiné et orthophoniste. Les trois espèces de zoreil les plus répandues sur l'île. Je lui pose un tas de question sur son taf. Et j'enregistre ce qu'elle me dit. Non seulement, cela m'intéresse vraiment, mais en plus, la prochaine fois que je rencontrerai une orthophoniste, je serai plus pertinent.

Moins vous en direz sur vous, plus vous resterez mystérieux, donc séduisant. En vous livrant trop, vous risqueriez de dire quelque chose qui serait, pour elle, rédhibitoire. Et ça peut aller très vite ! On est obligé de ruser un peu. Ensuite si vous l'aimez et que ça

semble réciproque vous pourrez lui en dire davantage. La plupart des meufs vous diront qu'il s'agit de manipulation. Pas du tout. En réalité vous vous donnez, en même temps que vous donnez à l'autre, la chance de rencontrer la bonne personne. Les sujets qui seraient réhibitoires sont votre âge si vous êtes plus jeune ou alors carrément plus vieux, votre métier s'il est rasant ou que vous n'en avez pas, le fait qu'en ce moment vous squatter chez vos parents... Mais est-ce que vous êtes votre âge ? Est-ce que vous êtes votre métier ? Est-ce que vous êtes le fait de squatter chez vos parents ? Non ! Vous êtes bien plus que ça. Votre essence véritable, ce n'est pas ça ! Ainsi, en omettant de dire certaines choses, en arrangeant certaines autres vous lui évitez cette grave erreur qui consiste à catégoriser les gens, à les mettre dans des cases. Vous venez de lui rendre un service honnête. Et à vous aussi !

Beaucoup de mecs se demandent comment on fait pour alimenter une conversation. On s'intéresse, c'est tout. C'est comme de dérouler une bobine de fil. On tire sur ce qui sort. De cette manière aucun stress. Rien à préparer. On ne passe pas le baccalauréat du tirage de meufs. On fait juste connaissance !

On peut comparer la conversation à un arbre. Les échanges plus ou moins communs représentent le tronc de l'arbre. Ennuyeux. Arrivent dans la conversation de nouveaux éléments, plus personnels, ce sont les branches. Là, ça commence à devenir intéressant et c'est là qu'il faut savoir rebondir sur ce que la personne vient de vous dire. Ainsi, on commence par la base de la branche, puis surviennent des bifurcations, la branche se divise en rameaux de plus en plus fins. On continue et lorsque l'on sent que l'on va déboucher sur le néant, on revient sur la dernière bifurcation. Les questions ouvertes - c'est à dire, celles qui n'invitent pas à répondre par oui ou par non - sont préférables aux questions fermées. Par exemple, plutôt que de demander « Alors ça te plaît La Réunion ? » (réponse oui ou non), je demande « Qu'est ce qui te plaît le plus à La Réunion ? ». Car la réponse va amener un tas de nouvelles informations sur ses goûts et ses préférences. Et là, comme je suis malin, non seulement je rebondis, mais j'oriente aussi la conversation.

Il arrive qu'il y ait des blancs dans une conversation. Je n'essaie pas forcément de les remplir. Celui qui s'empresse de remplir un vide est « l'obligé ». C'est le bouffon qui doit animer la soirée. En agissant ainsi, je laisserais sous-entendre qu'elle dispose de moi. Je laisse à ma compagne d'un soir le temps de sentir cette gêne si subtile.

Emmanuelle me tend une cigarette.

— Tu fumes ? me demande-t-elle.

La belle vie

— Non, je ne fume pas, je ne bois pas et je ne fais pas l'amour sans sentiments, lui dis-je, en enfilant d'un trait le reste de ma bière. Par contre, j'aimerais bien faire un tour dans le lagon, tu me suis ?

Il est minuit. La lumière diffuse de la lune éclaire nos corps dénudés. Nos vêtements sont entassés sur la plage, au bord du lagon. L'eau jusqu'au ventre, je m'approche d'Emmanuelle. Nos corps se frôlent, se touchent. Nous nous embrassons. J'ai envie de la baiser ici, maintenant. Des gens rodent sur la plage. Nous regagnons sa voiture. Direction la case. Sur la route, l'un et l'autre, nous bouillons intérieurement. Le feu est en nous. Nous le taisons pour mieux le faire rejillir.

Même arrivés chez elle, nous maintenons cet état si particulier de latence. Nous caressons cette ligne invisible du désir. Ce point de bascule vers l'amour charnel. C'est le moment que je préfère, ce moment où on sait, même si on fait mine de ne pas savoir. Elle nous sert un rhum arrangé, nous discutons de choses banales. Les mots volent dans la pièce, sans importance. Nos corps brûlent. Nous basculons.

Nos lèvres s'effleurent, se rencontrent. Nos langues se toisent, s'approvoisent, s'emballent. Je l'embrasse dans le cou, derrière l'oreille. J'enlève son chemisier. Je baise ses seins. Je les serre l'un contre l'autre et les embrasse tous les deux. Je mordille ses mamelons. Je chemine dans le sillon de sa poitrine, descends, croise son nombril, descends encore... Elle s'arc-boute sur ses pieds et son dos pour que je retire sa petite culotte. J'appelle ça l'arc de triomphe. Je glisse ma bouche dans le creux de ses cuisses, m'arrête avant sa fente. Je caresse sa vulve du bout des doigts. Doucement. Jusqu'à ce qu'ils glissent naturellement, comme happés par la sève du désir et s'enfilent dans son antre. Je mouille ma langue entre ses lèvres charnues et pulpeuses, puis remonte vers son clitoris. Je mange goulûment sa chatte gonflée de désir. Excité par son suc, je lèche sa fente tumescence à grandes lampées. Elle se contorsionne et frémit avant de me repousser. Sans plus de retenue, elle enfourne mon pénis au plus profond de sa bouche. Alors qu'elle me suce avec avidité, je la revois, assise dans le théâtre, timide, indécise, hésitante. Le contraste saisissant m'excite davantage. Je la repousse à mon tour quand je ne tiens plus. Nous baisons comme des fous sur le canapé. Dans tous les sens. Le sky simili cuir colle à nos peaux suantes. Entre les positions, je lui demande de se branler et elle s'exécute. Moi aussi je me masturbe en la regardant se caresser. Au bout d'un moment alors qu'elle est sur moi, me tournant le dos, elle prend ma verge et la dirige vers son cul.

— Tu veux que je te prenne par les fesses, lui demandé-je pudiquement.

— Oui Julien, je veux que tu me prennes le cul, me dit-elle d'un ton gémissant.

C'est le genre de truc qui peut rendre un mec amoureux. À mon tour, je m'exécute, et je lui baise le cul jusqu'à ce que nous explosions. Mort ou à demi. Nous avons un instant volé au-dessus de nos enveloppes charnelles, baignés dans l'amour le plus total. Réellement nous nous sommes aimés, parce que l'un et l'autre avons su nous abandonner. Complètement. Amorphes de notre shoot d'amour, nous rampons jusque dans le lit. Heureux. Apaisés. Divins.

Un des trucs qui me manque le plus quand je dors seul, ce sont les réveils langoureux aux pénétrations douces. Ce matin, je prends Emmanuelle en petite cuillère, le plus doucement possible. Je jouis quand son étroitesse se contracte en spasme autour de mon dard. « Bonjour » lui murmuré-je dans le creux de l'oreille.

Après une matinée passée ensemble, je lui demande de me conduire à l'arrêt de bus le plus proche. J'aurais pu lui demander de faire l'aller-retour Saint-Paul – Saint-Pierre pour être à l'heure à mon rendez-vous de seize heures. Mais ça, c'est mon côté fleur bleue. On peut aussi penser fair-play... En fait, j'aurais dû, car rentrer sur Saint-Pierre un jour de grève des chauffeurs de bus relève de la gageure.

Le soleil tape. J'ai trouvé un bon endroit pour tendre le pouce, avec un joli élargissement afin que les voitures puissent se garer. Il n'y a pas un brin d'ombre. La Réunion est le paradis de la voiture, pas celui des autostoppeurs. Les voitures passent, s'éloignent du bord dès qu'elles m'aperçoivent. Elles dessinent cette courbe si particulière, cette hyperbole bien connue des stoppeurs. Les minutes passent, les heures suivent. Des petites femmes de soixante kilos roulent seules dans des 4x4 monstrueux de deux tonnes. Les hommes, fenêtres ouvertes et avant-bras dépassant, me jettent des regards empreints de mépris. Un groupe de jeunes fait mine de s'arrêter, je m'avance en courant vers le véhicule. Ce dernier repart en trombe, manquant de peu de se faire percuter par une voiture qui venait de débouler. Le tout en klaxonnant et criant à tue-tête. Les jeunes s'esclaffent au travers de la vitre. Seul et grillant sous un soleil de plomb, je suis heureux. Tous ces automobilistes m'apparaissent comme enchaînés à leurs destinations certaines. Je suis libre, je vais vers l'inconnu ! Enfin, presque inconnue, je sais qu'elle s'appelle Laura. Finalement je rejoins Saint-Pierre en deux fois. Un couple de métros, directeur et professeur de collègue. Puis un jeune créole cafre qui embauche à Saint-Pierre. Sur la route, ce dernier me raconte qu'il revient de métropole. Il me conte ses mésaventures : « J'ai passé une nuit en garde à vue. Les policiers ne me croyaient pas quand je leur disais que j'étais français. Français de La

La belle vie

Réunion. Ils pensaient que j'étais un sans-papiers ! » J'ai envie de lui dire « Eh oui, c'est ça la France ! », mais je ne réponds rien.

Je suis à peine en retard. J'ai eu le temps de prendre masque et tuba. Laura est assise sur la plage des kites, en face du cimetière de Saint-Pierre. Elle est splendide. Nous plongeons. Un temps, l'extérieur cesse d'exister. Il n'y a que nous et l'univers coloré du lagon. Je l'emmène vers les deux trois coins que j'aime bien. Une sorte de grotte dans le roc, un endroit où est ancré un bénitier. Puis vers une marmite taillée dans le basalte qui abrite quantité de zanclus, ces poissons au long nez, bariolés de blanc, jaune et noir. Plus loin, une clairière au milieu des coraux est investie par un banc de poissons-ballons, les célèbres fugu japonais. Ceux-là même qui se gonflent si on les dérange.

Nous échangeons sur la plage. Jusqu'à la nuit. Elle a trente ans et reprend ses études. Elle dit qu'elle est heureuse de se lancer dans cette aventure. Il semble qu'en me racontant tout ça, c'est elle qu'elle essaye de convaincre. Encore une providentielle brebis égarée !

Tous deux allongés sur un paréo, protégés du vent par une grande serviette, nous nous embrassons. Ces seins, qui m'avaient tant intrigué hier soir, viennent se lover au creux de mes mains. Sa peau douce excite tous mes sens. Je n'ai qu'une envie, lui faire l'amour sur la plage. Elle me repousse quand je glisse ma main dans sa culotte. Les choses n'iront pas plus loin ce soir. Nous nous disons à bientôt. En la laissant, je sais que nous ne nous reverrons pas. Obnubilé par le doublé gagnant – coucher avec deux filles dans la même journée – j'ai trop forcé. J'ai foiré mon coup. J'ai voulu prendre, plus que donner. Mon permis karmique vient de perdre des points ! Est-ce ça, ou cette pointe de culpabilité dissoute qui m'a fait agir avec un peu de retenue, moins de confiance et m'a rendu moins convaincant ? Les deux sans doute. Je lui ai inconsciemment transmis ma culpabilité. Je lui ai inconsciemment suggéré de ne pas coucher avec moi ce soir.

D'après mes statistiques personnelles, cinq filles sur dix acceptent de coucher le premier soir. Soit la moitié. Mais forcer ainsi les choses, c'est s'exposer au risque de perdre les cinq autres... Lesquelles, si on avait pris le temps et suivi le principe des deux ou trois rendez-vous, auraient sans doute fini par succomber.

L'idéal est de ne pas trop sexualiser la première rencontre. Lors de la deuxième rencontre – laquelle peut être un rendez-vous – on peut intégrer une sexualisation de la conversation. J'aime aussi prendre le temps, et ne tendre vers le sexe, ni à la première, ni à la seconde rencontre. La fille se posera un tas de questions. N'éprouve-t-il aucune attirance

pour moi ? Peut-être qu'il ne veut pas de moi... Elle aura même tendance à exagérer et à faire des choses qu'elle ne ferait habituellement pas. Au troisième rendez-vous, vous êtes serein et c'est gagné d'avance.

En fait, par rencontre, je n'entends pas quelque chose de forcément formel. Aborder une fille et discuter avec elle quelques minutes suffit à constituer une première rencontre. L'important est d'avoir été suffisamment marquant pour ne pas tomber dans les oubliettes de sa mémoire. La prochaine fois que vous la verrez, son cerveau reptilien assimilera le « déjà vu » à « sans danger ». Le système d'alarme est débranché, les portes sont ouvertes. D'où l'importance de poser des jalons : parler pour le plaisir, de tout sujet, avec le plus grand nombre de filles. Tous les lieux se prêtent à la rencontre. Les magasins, la bibliothèque, le marché, la rue... Avec autant d'ouvertures, vous croiserez sans doute l'une de ces miss dans une soirée ou sur la plage. Et vous en êtes déjà à la deuxième rencontre !

J'aime vraiment coucher avec une fille dès la première rencontre. Existe-t-il une plus grande preuve d'amour que celle de se donner corps et âme à quelqu'un au bout de seulement quelques heures ? Je ne crois pas. Et comme dit Brassens, lequel m'a souvent sauvé de l'embarras grâce à son phrasé magique : « *Il n'y a pas plus de honte à s'offrir que de mériter à se refuser* ». Le problème, c'est que même la fille qui vous a allumé sévère toute la soirée, peut montrer une réticence quand les choses deviennent sérieuses. Encore une fois, l'important, c'est la façon d'annoncer la couleur. Si votre intonation ou votre formulation revêt la teinte de l'hésitation, du doute, de la quémante, c'est mort d'avance. Auto-sabotage est le concept qui surgit en premier ! En hésitant, vous soulignez le caractère « anormal » de la situation. La chose doit apparaître évidente, car le cas échéant vous suggérez implicitement que si elle vient, elle risque d'être considérée comme une pute, une salope, une fille facile. L'hésitation, le doute ou le ton quémanteur annoncent aussi que vous la considérez comme le prix, comme si elle vous offrait quelque chose en venant. Vous vous infériorisez. Restons au même niveau, elle doit entendre : « *ok, nous avons passé une bonne soirée, on peut continuer à la maison, cela me semble normal, voire évident, tu viens ?* ».

Pour se départir de ses inhibitions, de ses gênes et de ses hésitations, il faut d'abord se déculpabiliser. Cesser de croire que ce n'est pas normal de faire l'amour avec un ou une inconnue. Quoi de plus normal que l'amour ? Le premier travail, c'est sur soi qu'on doit le faire. Bon, tout ça c'est de la théorie, le plus important reste la pratique. Et, ce soir, je rentre seul comme un con.